

Zeitschrift: Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messenger suisse
Band: - (1996)
Heft: 86

Artikel: Je me nomme Rodolphe Töpffer... : lettre à Sainte-Beuve, 29 décembre 1840
Autor: Töpffer, Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Je me nomme Rodolphe Töpffer...

Lettre à Sainte-Beuve, 29 décembre 1840

Je me nomme Rodolphe Töpffer, et je suis né le 17 février 1799, à Genève, dans cette maison même de la Bourse française, où se passe toute l'histoire de Jules *. Mes parents, que j'ai le bonheur de posséder encore, sont d'origine allemande. Mon père est un peintre de genre, spirituel, estimé et connu de ceux des artistes de Paris dont les débuts ne sont pas de trop fraîche date. Si j'ai appris de bonne heure à goûter le beau et à aimer le bien, et si j'ai reçu quelqu'une de ces heureuses directions, qui, dès l'enfance, inclinent l'esprit et le cœur vers les choses saines, je dois cet avantage aux exemples et aux entretiens de mon père. (...)

Il voulut que je tinsse de mes parents ce qu'il n'avait pas reçu des siens, et luttant contre des goûts uniquement artistiques qui me portaient à faire à ses côtés l'apprentissage de la peinture, il exigea qu'avant de m'y livrer, j'eusse achevé le cours entier de mes études. J'ai donc étudié jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mais à la façon de Jules, en attendant. (...)

Au sortir des études, je fus libre de me livrer à mon penchant et de

commencer mes études de peinture, ou de les continuer, si l'on veut, car de tout temps j'avais croqué, dessiné, imité. Je devais partir prochainement pour l'Italie lorsqu'une affection des yeux, que l'on croyait alors passagère, et qui dure encore à l'heure qu'il est, me fit ajourner mon départ. En attendant, pour ménager ma vue et aussi pour commencer à me suffire, j'enseignais cet art et je n'avais pas encore appris.

Cependant mes yeux n'allaient pas mieux !

J'étais au désespoir et fort inquiet de mon avenir, et ces deux années

dont je m'étais promis tant de joies, ont été les plus cruelles de ma vie. La peinture m'échappait ; incertain encore sur la partie que je devais prendre, j'allai à Paris pour y consulter des hommes habiles ; je ne les consultai pas parce que j'avais tout autant de crainte de voir ce qui pouvait me rester d'énergie se briser contre quelque présage de cécité future que d'espoir d'être guéri par une science douteuse. Je renonçai, non pas sans larmes, à la belle profession d'artiste, et renouant le cours interrompu de mes études, je me disposai à devenir un passable M. Ratin. C'est de 1819 à 1820 que j'ai habité Paris, suivant le cours le jour, allant écouter Talma le soir, et revenant étudier dans ma chambrette jusque bien avant dans la nuit ; vie qui me semblait triste alors et vers laquelle mes souvenirs rebroussement avec un charme qui s'augmente avec les cours des années. (...)





Déjà vendu à Shakespeare, j'épousais dans mon cœur ces idées littéraires nouvelles qui commençaient à poindre tandis qu'au Louvre où j'allais flâner, je me rangeais secrètement pour la Méduse de Géricault contre le Pygmalion de Girodet. Cette crise a passé aussi. De retour à Genève, je m'estimai heureux d'entrer comme sous-maître dans un pensionnat de notre ville. Deux ans après, j'étais marié. Dès 1824, j'étais moi-même à la tête d'un pensionnat de ma création, et dès 1833, j'étais appelé à occuper la chaire de rhétorique et de belles-lettres générales dans notre académie.

Ainsi toutes les prospérités qui peuvent faire la joie d'un homme disposé à se contenter d'infiniment moins me sont successivement survenues, et c'est au sein d'un bonheur sans nuages et même un peu doré qu'on été écrits ces opuscules où je me procurais le charme de peindre avec la plume, ne pouvant le faire avec le pinceau.

(...) J'ai longtemps écrit pour le seul plaisir que je goûtais à ce loisir et pour m'entretenir, à côté du monde réel où tout est prose, un monde poétique où je puisse me réfugier à toute heure (...)

J'ai composé pour le divertissement de mes élèves une douzaine de comédies. J'ai écrit pour le même objet la relation illustrée et annuelle de chacune des excursions que j'ai faites avec eux dans nos cantons, aux Alpes et sur le revers italien des Alpes. C'est aussi

à leur grand plaisir que, durant les soirées d'hiver, j'ai composé et dessiné sous leurs yeux ces histoires folles, mêlées d'un grain de sérieux, qui étaient destinées à un succès que j'étais bien éloigné de prévoir.

(...) J'ai oublié de répondre à l'une de vos questions ; c'est en répondant trop à toutes les autres. M. Vieux-Bois, M. Jabot, M. Festus, M. Pencil, M. Crépin sont les seuls albums humoristiques que j'ai publiés.(...)

J'en ai deux inédits, M. Cryptogame et M. Tric Trac, ce dernier, si je le rattrape, pour le moment, il est volé. C'est dans Jabot et Crépin que la folie recouvre le plus sensiblement un peu de pensée. Ce que j'ai pris d'Hogarth, ce peut être d'avoir lié les croquis par une sorte d'action. Il est certain que le genre est susceptible de donner des

livres, des drames, des poèmes tout comme un autre, à quelques égards mieux qu'un autre, et je regrette que vos habiles et féconds artistes, Gavarni par exemple et Daumier, ne l'aient pas tenté. Ils font des suites, c'est-à-dire des faces différentes d'une même idée ; ce sont des choses bout à bout, non des choses liées par une pensée. En traduisant en prose le Docteur Festus, je fus tout surpris et amusé de voir par quoi les deux langues différaient, que, pour faire comprendre les mêmes choses, il fallait les prendre par un autre bout et les montrer par une autre face. (...)

Rodolphe Töpffer

* *Personnage principal de La bibliothèque de mon oncle, récit publié par R. Töpffer en 1832. M. Ratin, cité plus loin, est le maître de Jules.*

